

Katja Schönherr Marta et Arthur

Roman traduit par Barbara Fontaine



ZOE

MARTA ET ARTHUR

*Domaine alémanique dirigé
par Camille Luscher*

KATJA SCHÖNHERR

MARTA ET ARTHUR

Traduit de l'allemand par Barbara Fontaine

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient
de son soutien à la publication de ce livre Pro Helvetia,
fondation suisse pour la culture pour sa traduction et sa promotion.*

prohelvetia

Titre original: Marta und Arthur by Katja Schönherr
© 2019 by Arche Literatur Verlag AG, Zürich-Hamburg

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Notter + Vigne
Illustration: Jean Revillard, Little China.

Vente de poissons rouges, Pékin, août 2006.

Reproduite avec l'aimable autorisation de François Revillard.

ISBN 978-2-88927-864-0
ISBN EPUB 978-2-88927-865-7
ISBN PDFWEB 978-2-88927-866-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève
et de l'Office fédéral de la culture.*

Pour Florian

Elle avance à peine dans ce vent, sur le sable mou, et le cuir de ses bottes est mouillé depuis longtemps. Il n'y a personne sur la plage en dehors de Marta. Des centaines de carapaces abandonnées, de fines pattes cassées et de pinces rejetées par les flots sont éparpillées sur le sol; un champ de bataille de crabes morts. Le vent frappe Marta au visage, le froid est mordant. Les vagues heurtent violemment les briselles en pierre et s'écrasent. Le lourd ciel anthracite enfonce l'horizon dans l'eau. Prélude à une tempête enragée.

Environ à mi-hauteur entre la digue et la mer, quelqu'un a disposé un cercle de pierres dans le sable. Il est presque entièrement recouvert. Ça devait être là, à cet endroit, se dit Marta en s'arrêtant. Elle sort un sac en plastique plié de la poche de son manteau. Puis elle s'accroupit et commence à le remplir de sable. Le sable est humide et dense. Marta s'affaire stoïquement, creusant sans cesse tandis que le vent la tire dans tous les sens. Lorsque le sac est rempli à ras bord, elle aplatit le dessus avec la paume de la main. Le bruit est avalé par la tempête, une tempête au

mugissement vorace ; même le cri des mouettes ne semble plus qu'un écho.

Marta tire un autre sac en plastique de son manteau, perd brièvement l'équilibre et tombe en arrière, les fesses dans le sable. Elle ne jure pas, mais peine à reprendre la position accroupie, et se met à remplir le deuxième sac. Par inadvertance elle y glisse une méduse. L'animal enseveli ne lui vient à l'esprit qu'après plusieurs fournées. Elle le retire – une masse gélatineuse couverte de sable collé et parcourue de canaux violets –, le rejette et continue à creuser jusqu'à ce que plus rien ne rentre dans le sac. Puis elle se lève, soulève les deux sacs de sable, pousse un soupir et se met lentement en marche.

Marta Zimmermann est une petite femme de cinquante-neuf ans aux bras assez longs. Les lourds sacs traînent pratiquement par terre tandis qu'elle lutte contre la tempête. Pour se protéger du sable volant, elle plisse les yeux. Ça la fait trébucher une fois, mais elle ne tombe pas. À un moment elle ouvre la bouche et le froid siffle à travers ses dents. Elle passe devant les cabines de plage, monte péniblement les sacs par le sentier des dunes et redescend de l'autre côté de la digue escarpée.

Le vent souffle un peu moins fort quand elle atteint la route. Les réverbères sont allumés. Ils le resteront sans doute toute la journée, le jour ne se fera pas naturellement. Les poignées des sacs coupent les mains de Marta. Elle a du sable collé sur ses doigts, qui picotent. La sueur coule le long de sa poitrine et de son ventre, sous son épais manteau et son chemisier.

Marta se fixe de courtes étapes où elle s'arrête pour poser les sacs un moment. Jusqu'à la bouche

d'incendie. Jusqu'à la poubelle. Jusqu'à la boîte aux lettres et c'est fini. Elle atteint enfin son lotissement, puis son immeuble. Un immeuble de location de trois étages, avec un petit jardin devant. Elle pose les sacs devant la porte d'entrée, les cale avec ses jambes et cherche la clef. Pendant qu'elle fouille dans ses poches, elle fixe le verre à bulles de la vitre encastrée dans la porte, qui ressemble à une surface de glaçons qu'on aurait partiellement décongelés et recongelés.

Dans l'escalier, Marta a tout à coup un voile noir devant les yeux. Par réflexe, elle attrape la rampe de la main gauche et lâche un des sacs. Le sac se renverse ; il ne restait plus que cinq marches jusqu'à son appartement. Marta s'adosse contre le mur et y appuie la tête. Elle tient fermement la poignée de l'autre sac. Lorsque son vertige diminue, elle ouvre les yeux et voit que le sac renversé est pratiquement vide. Épuisée, Marta s'affaisse sur une marche, qui se met alors à trembler, croit-elle, mais c'est Marta qui tremble, et pas la marche. Au dernier étage, quelqu'un ouvre sa porte de l'intérieur. Marta retient son souffle.

Heureusement il ne se passe rien, personne n'arrive.

Au bout de quelques minutes, Marta parvient à se relever lentement. Elle monte le sac plein jusqu'en haut, ouvre la porte et le dépose de l'autre côté du seuil. Puis elle retire ses bottes et pénètre dans l'entrée obscure de son appartement. Elle prend le seau, la balayette et la pelle et retourne dans l'escalier pour ramasser le sable. Elle le verse dans le seau, le porte

dans l'appartement. Enfin, elle va chercher le sac en plastique vide resté dans l'escalier.

En fait, je devrais nettoyer les marches à fond pour qu'aucun voisin ne puisse se plaindre, se dit Marta. Mais finalement elle ferme sa porte à clef et, avec une sorte de soulagement, fait glisser son collant humide le long de ses jambes.

Il est presque huit heures du matin, et le mari de Marta est mort cette nuit.

Arthur n'était pas à proprement parler son mari. Car il ne voulait « surtout pas » l'épouser. Marta l'appelle quand même « mon mari » ; ils ont un enfant en commun et se partagent cet appartement depuis plus de quarante ans. Est-ce qu'Arthur réciproquement disait aussi « ma femme », à supposer qu'il ait jamais parlé d'elle avec d'autres ? Elle ne sait pas. Mais elle se l'est souvent demandé. Elle se l'est demandé à chaque regard sur leur sonnette, où figurent leurs deux noms au lieu d'un seul, comme il se doit. Et elle continuera sans doute à se le demander à l'avenir.

La nuit passée, Marta avait été réveillée par le carillon de l'église. Elle était à genoux dans son lit, le buste droit. Elle serrait son oreiller devant son ventre. Il faisait nuit noire. La cloche sonnait trois heures. Son tintement avait beau accompagner Marta depuis des dizaines d'années et faire partie des bruits de fond qu'elle percevait à peine, et encore moins dans

son sommeil, ce fut cette fois un grondement déchirant qui faisait tout vibrer. Était-ce à cause du silence qui émanait soudain d'Arthur que ce bruit semblait si fort à Marta? D'habitude, le râle nocturne de son poumon malade donnait l'impression que quelqu'un frottait l'asphalte avec un balai-brosse. Mais désormais on n'entendait plus du tout Arthur. Une fois que le carillon se fut tu, il régna un silence de mort autour de Marta, et l'obscurité semblait encore plus obscure.

Finalement, Marta commença à percevoir un bruit, qui parvenait très progressivement jusqu'à elle : celui de sa propre respiration. Elle s'emballait. Marta a un petit nez fin. À chaque inspiration, les ailes de son nez se creusaient un peu plus profondément. À chaque expiration, elle soufflait un nouveau nuage de brume dans l'air froid. Marta voyait la brume planer dans les ténèbres. Comme des esprits. Peut-être que l'âme d'Arthur s'y mêlait à ce moment-là, s'y dissolvait?

Les mains de Marta s'agrippaient en tremblant à l'oreiller, de manière presque spasmodique. Elle dut faire un effort pour relâcher sa prise. Elle remit l'oreiller à sa place à la tête du lit. Elle était toujours à genoux. Depuis son côté du lit, elle regarda en direction d'Arthur et devina ses contours : le nez qui se dressait en l'air, pointu, la moustache, la mince bouche, le menton anguleux. Et, à hauteur de ses épaules, le début de la couette. Ne bougeait-elle vraiment plus? Ne montait-elle et ne descendait-elle pas, même de quelques millimètres?

Marta et Arthur avaient seize ans de différence. Qu'il meure avant elle avait toujours été le scénario le plus probable, ne serait-ce qu'à cause de son

poumon malade. Mais peut-être qu'Arthur jouait seulement au mort, peut-être faisait-il seulement semblant. Comme si.

Marta glissa sa main vers Arthur, sous sa couette, et lui donna un petit coup sur le côté : il ne bougea pas. Elle ferma son poing, poussa un peu plus fort et sentit les côtes de cet homme maigre : aucune réaction. Alors elle le boxa avec énergie : son buste vacilla certes un peu, Marta le sentit, mais c'était un mouvement de marionnette, sans résonance. Elle retira brusquement sa main de sous la couette et frappa Arthur au visage. Elle respirait fort. Toute une horde d'esprits vaporeux s'éleva devant elle. Marta se mit à couvert, s'allongea à toute vitesse et remonta sa couette jusqu'au menton. Ainsi étendue, en se coulant dans cette position de sommeil habituelle, elle sentit son agitation retomber peu à peu. Son cœur battait plus lentement, la horde s'amenuisait.

L'hiver pénétrait dans la pièce par le mur extérieur. Marta avait chaud aux jambes, sous la couette, mais l'atmosphère était humide et froide, pleine de courants d'air. Ils ne chauffaient jamais la chambre, alors qu'elle aurait bien aimé qu'il y fasse un peu plus chaud. « Tout à fait inutile », avait dit Arthur, et Marta avait imaginé combien ce serait confortable d'habiter au-dessus d'un pressing, dont la vapeur serait montée jusqu'à elle par le sol, chauffant la chambre et répandant en même temps l'odeur du linge propre et brûlant. Une odeur qu'elle aimait beaucoup, presque autant que celle de la mer. Elle ferma les yeux. Le matelas, sous elle, se divisa. Marta sombra dans le crépuscule d'une faille temporelle.

Lorsqu'elle se réveilla, tout fut comme d'habitude pendant un court instant. Puis le silence s'imposa à nouveau.

— Arthur, murmura Marta.

Il ne répondit pas.

Marta réfléchissait : si Arthur était vraiment mort, elle devait appeler Michael, leur fils. C'était sûrement un motif qui l'autorisait à le contacter. Elle avait le droit de l'appeler « en cas d'urgence », il le lui avait permis. Mais s'il venait maintenant, il lui apporterait aussitôt une nouvelle vie, sa vie de veuve. Et elle n'était pas encore prête à ça.

Avec une clarté inhabituelle et presque perçante, Marta sut tout à coup exactement quoi faire. Elle rejeta sa couette, s'assit sur le bord du lit et glissa dans ses pantoufles, après les avoir trouvées à tâtons et rapprochées avec les orteils. Elle n'alluma pas la lampe de chevet. La pièce resta dans le noir.

Ses vêtements de la veille étaient suspendus à la chaise. Marta s'habilla rapidement et se faufila hors de la chambre. Elle ferma tout doucement la porte. Elle continuait à craindre qu'Arthur ne se réveille, ne se redresse et ne la houspille encore une fois ; on ne savait jamais, avec lui. Marta enfila ses bottes et son manteau, et elle mit deux grands sacs en plastique dans ses poches. Puis elle descendit à la plage pour

prendre autant de sable qu'elle pouvait en porter. Le vent enflait l'aube.

Le sac de sable qui n'est pas tombé dans l'escalier est appuyé contre le mur. Marta pose le seau au milieu de l'entrée carrée. L'entrée dessert la chambre, le salon, la cuisine, la salle de bains, la chambre d'enfant et le bureau d'Arthur. Rien que des pièces en longueur avec une fenêtre chacune, sauf le salon qui en a deux; elles s'observent en diagonale. Les cloisons sont minces. Autrefois, on entendait les voisins gémir à travers, aujourd'hui on les entend tousser ou regarder la télévision. Marta et Arthur ont emménagé dans cet appartement peu avant la naissance de Michael. Il était moderne à l'époque, mais maintenant les tapisseries se détachent des murs comme de vieilles peaux. Et même si Marta veille bien à la propreté, une ombre a tendu sa voile jaunie dans tous les coins.

Marta retire son manteau et le suspend à un cintre à côté de la veste en loden d'Arthur, qui est tellement déformée qu'elle paraît à la fois inerte et vivante. Ses oreilles la démangent. Après le froid du dehors, elles mettent du temps à s'habituer à la chaleur de l'appartement. Marta glisse dans ses pantoufles à talons et va dans la chambre. La main gauche sur la poignée de la porte, elle corrige sa coiffure de la droite. Elle ferme un instant les yeux, prend une profonde inspiration. Puis elle ouvre la porte et jette un œil prudent à l'intérieur.

Il est difficile de distinguer Arthur sous l'épaisse couette. Seule sa petite tête émerge comme une taupinière. Le point le plus haut n'est pas le nez d'Arthur, mais son menton. Arthur marchait toujours le menton levé, ce qui lui donnait l'air d'essayer de maintenir son nez et ses yeux hors de l'eau. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu baisser le menton.

Marta passe furtivement devant le pied du lit pour ouvrir le rideau, de sorte que le jour gris traverse les voilages et entre dans la pièce. Puis elle se retourne, s'approche à nouveau du lit et sursaute : Arthur a les yeux ouverts braqués sur le plafond. Un regard figé, mort. Marta se sauve de la chambre, claque la porte derrière elle et porte la main à son décolleté. Elle a copié ce geste sur sa grand-mère, qui mettait toujours sa main sur son décolleté quand elle cherchait à se remettre d'une frayeur.

Du salon parvient le gargouillement de la pompe de l'aquarium.

Au bout d'un moment, Marta s'est assez calmée pour décider de prendre son petit déjeuner. Elle met le café en route et observe de près sa tasse en porcelaine, comme si on venait de la lui offrir : l'anse dessine dans l'air le contour d'une oreille, la paroi intérieure est pleine de rayures grises qui ressemblent à des traits de crayon. Toutes leurs tasses ont ces rayures, parce qu'Arthur tournait toujours sa cuiller dans sa tasse au petit déjeuner, et il le faisait uniquement pour embêter Marta, elle en était sûre, puisqu'il continuait

encore à touiller alors que le sucre s'était dissous depuis longtemps.

Marta se sert du café, se fait une tartine de confiture et s'assied à la table de la cuisine. Matin après matin le cliquetis de la cuiller d'Arthur, aujourd'hui le seul bruit de sa propre mastication – elle la sent davantage qu'elle ne l'entend, cette mastication qui monte à partir de la cavité buccale et lui fait prendre conscience de l'étroitesse de sa tête.

La confiture est acide, le pain sec. Marta fait descendre les miettes avec le café et jette un regard nerveux autour d'elle. Les deux assiettes décoratives accrochées au mur la fixent comme des yeux furieux. Le calendrier est de travers. Et la table est couverte d'une toile cirée à laquelle les avant-bras de Marta restent toujours collés quand ils sont nus. Son motif floral couleur sable est interrompu, à la place d'Arthur, par quelques fentes dues au fait qu'il coupait parfois le fromage ou le saucisson à même la table, au lieu de prendre une assiette; une vilaine habitude que lui-même n'aurait jamais tolérée de la part de Marta. De ces fentes émergent des filaments noueux.

La chaise d'Arthur, d'où la veille encore il l'a observée pendant des heures, n'est plus qu'un squelette. Un squelette avec des os marron foncé, incurvés. Marta et Arthur s'asseyaient toujours en diagonale pour les repas: Arthur devant le petit côté de la table, Marta du côté le plus long, avec la vue. Vue sur une prairie plantée de vieux érables qu'on n'a pas le droit d'abattre. Cette vue la distrayait toujours un peu, parce qu'elle lui évitait de regarder Arthur dans les yeux. La troisième chaise est celle de Michael. Elle est en face de la place d'Arthur et ça fait plus de vingt

ans qu'elle est vide. Tandis que les chaises de Marta et d'Arthur montrent toutes sortes de signes d'usure, le siège de la troisième chaise est ferme et impeccable; il n'y a aucun endroit où les fibres de rotin risquent de se fendiller. Pourtant, Marta n'a jamais envisagé d'échanger sa chaise ou celle d'Arthur contre la troisième, et encore moins de s'asseoir elle-même à cette place libre, d'où elle aurait dû regarder frontalement le visage d'Arthur. En plus, de sa chaise, elle sent toujours un petit courant d'air qui vient de la porte ouverte de la cuisine, et elle trouve ça agréable. Comme si quelqu'un qui l'aimait bien était là pour lui souffler dans le cou.

Le bruit manquant de la cuiller emplît tout l'espace jusqu'à ce que Marta se lève et allume la radio. On passe un vieux tube. Elle se verse un deuxième café, se rassied et décide de boire tranquillement cette tasse avant de se mettre au travail. Les informations mettent en gardent contre un ouragan d'hiver. La présentatrice est enrouée, elle se racle la gorge, s'excuse et dit qu'on s'attend à un important raz-de-marée sur la côte. Marta essaie de continuer à écouter et tend le dos comme une élève bien sage. Elle n'arrive tout de même pas à se concentrer.

Elle veut allumer la bougie qui est posée sur la table depuis hier. Elle a fêté hier son cinquante-neuvième anniversaire. Est-ce que Michael me l'a souhaité? se demande-t-elle. Est-ce que je n'aurais pas entendu le téléphone? Il a sûrement essayé d'appeler plusieurs fois.

Marta va chercher une boîte d'allumettes et l'ouvre. Elle ne contient que des bâtonnets au cou noirci. Arthur avait d'innombrables habitudes, dont l'une

consistait à remettre l'allumette dans la boîte après avoir allumé sa cigarette avec. Marta fait ruisser toutes les allumettes par terre. Puis elle se rassied et sirote son café. Peu après elle se relève, cette fois pour prendre une cuiller, et elle commence à la remuer dans sa tasse jusqu'à ce que ça fasse exactement le même bruit qu'avec Arthur.

« C'est la fin des informations », dit la présentatrice, qui, maintenant qu'on passe à nouveau de la musique, est sans doute rattrapée par la toux retenue.

Marta continue inlassablement, de la main droite, à tourner sa cuiller dans la tasse. Elle met l'index de la main gauche dans sa bouche pour l'humidifier, le plonge dans le sucrier et lèche ensuite les cristaux de sucre.

Elle entend la voix réprobatrice d'Arthur : « Prends une cuiller, au moins ! »

Sur ce, Marta retire la cuiller de son café et la laisse bruyamment tomber sur la soucoupe. Elle ne peut pas rester plus longtemps assise. Elle éteint la radio et ramasse les allumettes carbonisées ; quelques cristaux de sucre blanc restés collés à son index se mélangent à la suie noire. Puis elle redresse le calendrier fixé au mur et arrache le mois de février. On est dimanche, le 1^{er} mars. Une pluie fine balaye les vitres. Par ce temps, il est probable que seuls les plus endurcis iront à l'église aujourd'hui. Dois-je y aller ? Non, pas le temps. Mais c'est bizarre : voilà plus de quarante ans que Marta n'a pas mis le pied dans une église – Arthur ne voulait « rien avoir à faire avec ces conneries », il en avait assez soupé pendant son enfance –, et malgré tout elle pense tous les dimanches matins à la messe qui commence, aux gens qui démarrent la

journée en chantant, qui écoutent de la musique d'orgue ensemble, se tiennent par la main et murmurent en chœur le Notre Père, dont le rythme la faisait toujours frémir de respect autrefois, quand elle se tenait debout avec sa grand-mère dans une rangée de bancs branlants.

*Notre Père, qui es aux cieux,
que ton nom soit sanctifié,
que ton règne vienne,
que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour.*

Elle prend son collant sur le chauffage ; il est chaud, mais encore humide. Marta l'a mis là pour le faire sécher. Elle continue à fredonner le rythme de la prière, les paroles dans sa tête.

*Pardonne-nous nos offenses,
comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont
offensés.
Et ne nous laisse pas entrer en tentation
mais délivre-nous du Mal.*

Elle remonte sa jupe étroite au-dessus des fesses et remet le collant. Le nylon aplanit les veines bleues, chatoyantes et bombées, qui s'entortillent autour de ses genoux.

— Tu as des vers de terre sous la peau, lui dit Arthur sur un ton de mépris, s'imposant au milieu de la prière.

Marta tire sur son collant, réajuste sa jupe et la lisse bien des deux mains.

*Car c'est à toi qu'appartiennent
le règne, la puissance et la gloire
pour les siècles des siècles.
Amen.*

Arrivée à « amen », elle se met à pleurer. Pour se changer les idées, elle prend dans le réfrigérateur la bouteille de mousseux qu'elle et Arthur ont reçue de la part de la gérance de l'immeuble il y a quelques semaines, en même temps que la nouvelle selon laquelle tous les appartements allaient être rénovés – et les loyers augmentés. Arthur était fou de rage. Marta l'entend encore fulminer. Elle n'est pas du tout entraînée à déboucher un mousseux. Elle ouvre maladroitement la bouteille en produisant une explosion qui l'effraie, et elle se sert un verre. La mousse déborde. Marta trinque avec la bougie encore intacte de son anniversaire, puis elle vide goulûment le verre. Tout de suite, une agréable sensation de chaleur se répand dans sa poitrine. Sans doute que sa grand-mère ressentait la même chose avec ses liqueurs, et sa mère avec le vin rouge aigre, et son père avec le schnaps. Le mousseux pétille comme une poudre effervescente dans la bouche de Marta. Un mauvais goût d'alcool s'installe sur sa langue et y reste pendant qu'elle prend sur la table la carte d'anniversaire qu'Arthur lui a offerte hier. Marta la déplie. Des voix d'enfants métalliques, déformées, se mettent à chanter.

*Joyeux anniversaire
Joyeux anniversaire*

*Heureux anniversaire
Tous nos vœux sont sincères
Pour ton anniversaire.*

Elle ouvre et referme encore la carte plusieurs fois, de sorte que les enfants ne vont jamais plus loin que « Joyeux A- ».

Elle a quelques rides sur le front, au-dessus de ses sourcils très épilés. Mais à part ça Marta a l'air plutôt fraîche; elle a de la chance avec sa peau. Seuls les lobes de ses oreilles sont un peu pendants. Au fil des ans, de lourds bijoux ont transformé les trous de ses oreilles en véritables fentes, et quand Marta porte un simple clou, comme c'est le cas aujourd'hui, il touche presque le bord inférieur du lobe, comme s'il allait tomber. Elle a mis beaucoup d'épingles pour relever ses cheveux fins. Brun roux, leur teinte est légèrement plus foncée que celle de ses cheveux autrefois. Depuis que Marta a découvert les premières mèches grises, elle va chez le coiffeur toutes les trois semaines. Quand elle est là-bas, elle prend aussitôt le prochain rendez-vous. Elle ne s'autorise pas la moindre négligence avec son apparence. Et bien qu'elle ait parfois envie de passer la journée sans soutien-gorge, elle ne le fait jamais. L'idée qu'elle pourrait avoir un accident et que le personnel hospitalier constaterait qu'elle n'en porte pas la retient toujours.

C'est exceptionnel que Marta porte les mêmes vêtements que la veille. Mais dans la nuit, dans l'obscurité de la chambre, il était impossible de choisir autre

chose que ses sous-vêtements en dentelle couleur chair, son chemisier en satin ocre, presque doré, dans la manche duquel est caché un mouchoir en papier – au cas où –, son collant en nylon et son étroite jupe noire qui lui arrive juste au-dessous du genou et laisse une marque tout autour de son ventre mou.

Marta se sent un peu mieux après le petit déjeuner. Elle se glisse à nouveau dans la chambre, se plante au bord du lit et ose enfin regarder Arthur plus longuement. Elle observe les touffes de poils dans ses oreilles, qui se sont nettement agrandies avec le temps. Elle voit son nez, pointu devant et large au milieu, et en dessous la moustache qu'il aurait certainement taillée aujourd'hui. Elle voit sa peau aux pores dilatés, émaillée de taches de vieillesse ternes, ses poils de barbe. Sur sa joue, là où hier au petit déjeuner était collé un bout de papier hygiénique parce qu'il s'était blessé en se rasant, il a maintenant une croûte filiforme. Sa bouche est entrouverte, de la salive grise colle aux commissures. Arthur n'a plus sur la tête qu'une couronne de cheveux clairsemés, et là-haut, sur le sommet du crâne, sa peau est tendue, lisse et brillante comme nulle part ailleurs. Son regard est toujours obstinément fixé sur le plafond. La couleur de ses yeux: un bleu clair, froid, presque artificiel. C'est resté le même bleu pendant toutes ces années. Tandis que tout le reste de son corps s'est défraîchi, la couleur de ses yeux n'a rien perdu de son intensité. Un peu plus foncé sur le cercle extérieur de l'iris, le bleu devient de plus en plus clair et lumineux vers la

pupille. Autrefois, Marta pensait souvent à des bonbons au menthol quand elle le regardait dans les yeux. Car certains ont exactement cette couleur, et leur goût passe d'une seconde à l'autre – comme le regard d'Arthur – de sucré et chaud à froid et amer.

Marta essaie de lui fermer les yeux. Elle a encore mal aux mains d'avoir porté les sacs de sable. Sa peau est râpée au bout des doigts, de sorte qu'elle sent à peine les paupières d'Arthur. Elle lâche les paupières, qui se rouvrent automatiquement, et Arthur fixe à nouveau le plafond. Marta réessaie, les paupières se rouvrent de nouveau. Et même après la tentative suivante elles ne se ferment pas. Marta prend alors résolument la tête d'Arthur entre ses deux mains et essaie de la tourner. Mais la tête ne se laisse pas davantage bouger.

«Je ne peux pas continuer si tu regardes comme ça», crache-t-elle en essayant une fois de plus de tourner sa tête. En vain. Marta va chercher un torchon dans la cuisine et le lui met sur le visage. «Tête de mule. Aussi têtu que d'habitude.»

Autrefois, quand Arthur lui souriait, il n'avait pas besoin de bouger le moindre muscle de son visage, il pouvait rayonner rien qu'avec les yeux. Ils happaient Marta, qui, pendant moins d'une seconde, était totalement enveloppée comme dans un flash.

C'était arrivé pour la première fois un lundi matin, au début du mois de mai. Marta avait dix-sept ans et finissait sa scolarité. Le matin même, sa mère lui avait crié: «Si au moins tu savais marcher avec ces

chaussures!» tandis qu'elle descendait l'escalier à toute vitesse dans ses sandales à semelles compensées et sa robe moulante aux motifs criards, dont les couleurs juraient avec les reflets roux de ses cheveux. Son sac en bandoulière cognait contre les os de son bassin. Les paroles de sa mère résonnèrent froidement dans le hall de l'immeuble, et quand Marta arriva au lycée leur écho traversait toujours sa tête. Marta déposa son sac dans la salle de classe et alla aux toilettes en s'efforçant d'avoir une allure élégante. Lorsqu'elle revint, un homme qu'elle ne connaissait pas était en train de s'asseoir à la place à côté de la sienne. Il était grand et maigre. Une fois assis, il se pencha sur le côté et suspendit son sac en cuir élimé au crochet prévu à cet effet sur le bord de la table.

Tous les autres élèves étaient déjà assis et, lorsque Marta prit place à son tour, l'homme se tourna vers elle pour lui demander :

— C'est bien libre à côté de toi, hein ?

C'est alors qu'elle vit le flash de ses yeux bleus comme des bonbons au menthol. Ce flash la happa. La captura. L'éblouit. Marta répondit par un hochement de tête.

— Bien, dit-il en regardant de nouveau droit devant lui.

Marta voulait absolument revoir ces yeux. Elle dévisagea l'homme en coulisse. Sa nuque était courte, son menton pointait en biais vers le haut et le bout de son nez était très pointu, avec au milieu une portion large et écrasée.

La prof d'allemand fit son entrée à l'instant même où la sonnerie retentit. La salle de classe était sa scène de théâtre. Elle portait un tailleur lilas et s'était mis

un fond de teint beaucoup trop foncé, qui s'arrêtait brusquement au niveau du cou, dessinant une ligne de démarcation entre la vérité et le mensonge. La prof salua la classe. Elle expliqua que celui qui était assis au fond à côté de Marta était M. Baldauf. Elle le désigna d'un ample et solennel mouvement de bras, la paume de main ouverte vers le haut, ou plus exactement elle le présenta : M. Baldauf. À trente ans passés, il avait entrepris des études pour enseigner l'allemand et la géographie au lycée, ce qui était digne d'admiration, et il avait brillamment réussi. Il était originaire du Sud, vivait désormais chez eux dans le Nord et allait suivre les cours pendant quelques semaines, sur un banc, avant d'enseigner lui-même à partir de l'année scolaire suivante ; mais seuls les redoublants, dans la classe, seraient encore là pour le voir. Elle adressa un clin d'œil au nouveau collègue. Celui-ci regardait attentivement la pièce, l'air concentré. Il portait une chemise à carreaux dans les tons rouges et bruns et un pantalon en velours côtelé vert foncé. Il avait une allure automnale, tandis que dehors le printemps fleurissait. Les genêts de la cour de récréation étaient d'un jaune éclatant.

Marta continua à observer son nouveau voisin. Il tenait son menton particulièrement haut, de sorte que les cheveux blonds et courts de son occiput touchaient le bord de son col. Il avait l'air strict, ce à quoi contribuait largement sa chemise boutonnée jusqu'en haut. Sa pomme d'Adam, au-dessus, était à nu. Marta se demanda comment ce serait d'appuyer dessus. Cette idée lui faisait mal. Pour atténuer cette douleur imaginaire, elle passa la main sur son cou.